

# À ALMADA, LE THÉÂTRE COMME AGORA

Caroline Châtelet

Au Portugal s'est tenu du 2 au 25 juillet 2021 la 38<sup>e</sup> édition du Festival international de théâtre d'Almada, dont la programmation affirmait la diversité des paroles comme la puissance du récit.

Se déployant dans cette cité ouvrière sise en face de Lisbonne — de l'autre côté du Tage —, le festival s'est adapté au contexte sanitaire, l'accueil du public en demi-jauge amenant notamment un redéploiement de la durée de l'événement. Pour autant, les spectateurs et spectatrices ont bien répondu présentes. Ainsi que le raconte Rodrigo Francisco, metteur en scène et directeur de la Companhia de Teatro de Almada — dont c'est le 50<sup>e</sup> anniversaire cette année —, qui gère également le Théâtre municipal Joaquim Benite (du nom de son fondateur, décédé en 2012), le public a témoigné de son désir de théâtre. Il faut savoir que ce festival, par son histoire, a un lien précieux avec le territoire dans lequel il s'inscrit. D'abord existant comme une manifestation de théâtre amateur et semi-amateur engageant des habitant·es de la ville, le festival s'inscrit « dans la tradition du Festival d'Avignon, né dans l'après-guerre et pensé comme un espace de dialogue et de rencontre entre les cultures », explique Francisco. Si, au fil du temps, il s'est développé, intégrant rapidement des compagnies professionnelles, investissant dès la fin des années 1990 également des théâtres lisboètes, son esprit d'origine perdure aujourd'hui. Soit un rendez-vous imprégné des mouvements de l'éducation populaire et de la décentralisation.

Almada, au mois de juillet, devient un lieu de débats et d'échanges autour des œuvres, que celles-ci viennent d'institutions théâtrales européennes (la Schaubühne de Berlin, le Festival d'Avignon, le Berliner Ensemble, etc.) ou qu'elles soient portées par des troupes plus petites ou de jeunes

artistes. Cette année encore, parmi la vingtaine de spectacles invités, les œuvres d'auteur·es contemporain·es (*Um gajo nunca mais é a mesma coisa* — traduisible par « Un gars n'est plus jamais le même » — écrit et mis en scène par Rodrigo Francisco) ont croisé les classiques (*Hippolyte* d'Euripide monté par Rogério de Carvalho), les écritures de plateau (*Aurora Negra* de Cleo Tavares, Isabél Zuaa et Nádia Yracema) et les spectacles de danse (*Omma* de Josef Nadj; *Planeta Dança — Capítulo 4* de Sónia Baptista). Cette pensée d'un théâtre envisagé comme un lieu de débat, une agora, s'incarne dans plusieurs éléments. Outre des temps de rencontres formels avec des artistes et divers·es praticien·nes et théoricien·nes du théâtre, ce qui saisit, à Almada, est la simplicité et la facilité avec laquelle les échanges informels se nouent. Une habitude qui, hors période de pandémie, est facilitée par l'investissement d'un jardin à proximité du centre névralgique du festival (hélas, pour la deuxième année, ces retrouvailles ne purent avoir lieu). La deuxième caractéristique est le Prix du public, qui n'a rien d'un détail : tous les ans, les spectateurs et spectatrices élisent en fin de festival leur spectacle favori — et le même spectacle se voit réinviter l'année suivante.

## SEXISME ET MONTÉE DE L'EXTRÊME-DROITE

Cette année a vu le retour de *Rebota rebota y en tu cara explota* (expression enfantine dont l'équivalent français pourrait être « c'est celui qui le dit qui l'est »). Conçue par le duo d'artistes espagnols Agnés Mateus et Quim Tarrida, cette création a pour objet la question des féminicides. Pour travailler cet

enjeu dépassant les frontières de son pays, l'équipe opte pour une forme performative. Seule en scène, Agnés Mateus — qui a notamment travaillé avec le metteur en scène Rodrigo García — s'adresse directement au public. Avec ironie, elle s'amuse à pointer le sexisme, citant des blagues — des femmes qui en dépit de leur notoriété sont toujours reliées à leur époux — ou, encore, évoquant le destin perpétuellement tragique des personnages féminins dans les films de Walt Disney. Mené par un rythme soutenu, accompagné par une création musicale électro percutante, l'ensemble aurait pu s'en tenir là. Sauf que l'insertion, à plusieurs reprises, de vidéos offre un contrepoint amplifiant encore la puissance du propos. Ces séquences donnent à voir des espaces en marge (décharge, terrain en friche, bâtiment abandonné) : sur chacune un corps de femme apparaît, peu visible au début et entrant progressivement dans le champ de la caméra. En nous signalant que les féminicides font à tel point partie de notre quotidien que nous ne les voyons pas forcément, cet élargissement du champ souligne l'ancrage de cette violence dans l'inconscient collectif. Avec sa vitalité, sa manière de se défier de tout moralisme, son humour grinçant, son interprétation enlevée et sa dramaturgie prenant chaque propos à revers, ce spectacle rappelle, au passage, que toute situation peut être contrée. Il importe seulement de prendre conscience de la lutte à mener...

Parmi les autres œuvres au propos ouvertement politique, deux se fondaient sur des textes de l'auteur français Édouard Louis. Connue pour sa proximité intellectuelle avec le sociologue Didier Eribon ainsi qu'avec le philosophe Geoffroy